

de l'enquête historique. Et que le romancier n'a pas vocation à amender l'histoire.

5- Les idées. Le récit du «Mensonge» supporte la double contrainte organique de la fragmentation de la narration et des idées. Est-il nécessaire de rappeler que la typologie narrative – la manière de percevoir et de rapporter les événements – et le discours d'idées du roman répertorient des positions assertoriques de l'auteur – directement ou dans les expressions diverses de ses délégués textuels ? La distance entre auteur, narrateur et personnages du «Mensonge» s'efface dans une manière partagée d'inférer le monde à des situations largement connues et classifiées (temps du récit et temps de l'histoire ; postériorité de la narration auctoriale d'événements soumis à des évaluations idéologiques, politiques et culturelles).

Le récit du «Mensonge» est placé sous le signe – toujours ambigu – de «l'entre-deux». Entre deux religions, deux nations, deux identités. Ce caractère hybride est-il symptomatique de l'histoire de l'Algérie et de ses populations ? S'il n'y répond pas directement, Benchicou semble le penser, en prévenant – par hypothèse – les réactions de ses lecteurs. Spécialement sur l'être juif. Rien ne permet d'exclure le fait – historiquement attesté – d'être juif et militant nationaliste pendant la guerre d'Indépendance et rien ne devrait aussi permettre d'exclure le fait d'être juif et algérien – après – comme le sont les descendants de Bélaïd, Gabril et Yousef. Chez les Imeslayène, il y a des musulmans et des juifs – et, étonnamment, pas de chrétiens, même s'il fleurit entre les lignes du roman le parfum – proustien – de la fête de Pâques de Joséphine. Mais la symbolique du Juif – remarquablement documentée par Benchicou – est suffisamment prégnante et ancrée pour ne pas être déchiffrée dans la perversion du système politique et policier algérien. Il suffirait de remplacer le Juif par le démocrate pour lire une autre réalité, foncièrement politique, qui écume en profondeur le roman, qui est celle d'une indépendance algérienne toujours incertaine et problématique.

Sur autre versant, celui de la Guerre d'indépendance, les idées développées par Benchicou peuvent paraître sommaires. Et même caricaturales. Une guerre rêvée par Bélaïd – une vraie guerre d'indigènes pour eux-mêmes – dans laquelle Yousef s'engage (hélas !) avec beaucoup de lassitude et de réticence («Je fis alors dans le Zaccar, une guerre sans illusion», p. 612). L'insistance que met Benchicou à nier que la guerre de Libération nationale a été conduite par le FLN peut être confondante. Le MNA de Hadj M.-Messali a bel et bien existé, mais tragiquement coupé du peuple algérien et de la guerre anticoloniale. La belligérance fratricide et sanglante que lui a livrée l'ALN peut encore être discutée et Melouza demeurera une tache noire insultant nos consciences, mais le reclassement des acteurs messalistes dans *Le Mensonge de Dieu* fera-t-il diversion ? Poser, dans la semblable démesure, le maquis rouge des combattants de la libération du Zaccar où officient William [Sportisse] et Bachir [Hadj Ali] comme étant le seul lieu où s'exerce la dignité du combat anticolonialiste, avant son ralliement à l'ALN ? N'y a-t-il pas la tentation d'un sombre procès de l'Histoire ? La guerre d'indépendance n'était-elle – du côté FLN – que l'affaire de «parrains» acculant à Paris les dernières poches de résistance messaliste ? Cruelle embar-

dée pour Benchicou qui libelle son propos au trébuchet ! Lui suffira-t-il de laisser entendre que tout est pourri dans le FLN de novembre 1954 (qui n'a, il est vrai, plus aucune parenté avec le néo-FLN qui naît dans les allées encombrées d'une indépendance détournée), dans ses espoirs, dans ses actes, dans ses hommes et ses femmes qui les ont portés avec de respectables convictions jusqu'au sacrifice ? Il y a une seule certitude : ce FLN-là, qui accouche de l'idée généreuse de la patrie, a sublimé dans le peuple un héros collectif. Ce choix – en somme bien équivoque qui a aliéné sa dimension humaine – passe mal dans la littérature ; et il reste inassimilable dans *Le Mensonge de Dieu*. Ceux qui ont cru au combat national – à l'image de Zoubida qui perd sa voix dans les contre-manifestations du 11 décembre 1960, à Belcourt, encadrées par le FLN – entreront durablement dans une brume de silence. Il y a enfin – pourquoi ne pas s'y arrêter ? – une terrible addition de morts chez Benchicou. Comment croire que les morts de Zouheir (disparu, en 1973, dans le désert du Sinaï), d'Amira (militante FFS, exécutée, en 1976, par un tribunal d'exception pour intelligence avec le sionisme, au seul motif inique de sa judéité), de Mourad (officier du DRS, abattu par un fou de Dieu, au moment où il bouclait son enquête sur les tournoyantes malversations des seigneurs du régime : assassinat d'Ali Mecili, numéros de comptes bancaires en Suisse, autoroute Est-Ouest, contrats d'armement, affaire Browning), de Rafiq (kamikaze islamiste) et de Yousef (kamikaze opportuniste), produisent la même résonance ? C'est sans doute là le drame de la tribu des Imeslayène et de l'Algérie d'aujourd'hui, «ces morts d'un rêve ancien, nous laissant le devoir de les défendre pour leur éviter le malheur d'avoir tort» (p. 633). Benchicou ne s'avise-t-il pas que les assassins ont toujours tort ? Mais de quelle justice se réclament l'enfant-kamikaze Rafiq – treize ans – qui a offert sa colère et sa mort à une guerre de religion moyenâgeuse (dix-sept morts, trente blessés dans l'attentat contre les gardes-côtes de Dellys, en 2007, p. 280) et ce vieillard de «quatre-vingt-dix ans environ» (p. 647) qui saute – la même année 2007 – le siège du Conseil constitutionnel en laissant derrière lui un «sachet de sucre d'orge de Vichy» (p. 401), ce récurrent marqueur, jalonnant les guerres de Yousef, dans une fin que l'auteur a voulue quasi-rédemptrice ? Méritent-ils l'absolution des hommes et de leurs judicatures ? Il y a chez les Imeslayène et dans leur nation hébétée de désastres des morts sans honneur, qui émarquent inmanquablement au débit de l'Histoire.

Un éclairage : roman et histoire

Le romancier Mohamed Benchicou éprouve-t-il le rapport – toujours fragile – à l'histoire vraie ? La naturalisation dans la fiction de faits et de personnages authentiques du mouvement national devrait témoigner du caractère indécidable de toute transposition littéraire où le bénéfice réel-imaginaire devient non pas une marge du projet romanesque, mais un lieu du conflit doctrinal que présuppose la mise en œuvre du roman historique. Je voudrais en exposer trois exemples qui indiquent – malgré le sérieux effort documentaire de l'auteur – les limites de l'enquête historique dans *Le Mensonge de Dieu* :



1- Sur le lieu et la date de captivité des militants du PPA. Le narrateur du «Mensonge» situe le lieu de détention de Messali Hadj, Brahim Gherafa et Moufdi Zakaria à Maison-Carrée et, plus précisément, dans la période 1939-1940. Ces trois animateurs de la «Bande de l'Étoile» (p. 465) étaient emprisonnés, depuis 1937, à Barberousse (Cf. Benjamin Stora, *Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens, 1926-1954* (ENA-PPA-MTL, Paris, L'Harmattan, 1985). Les distorsions dans la datation des événements sont nettes : Brahim Gherf-Gherafa (dit «Brahim un-quart-d'huile») n'aurait pu rencontrer Yousef, car il a séjourné à Barberousse du 27 août 1937 au 26 août 1938, bien avant même le débarquement de Yousef en Algérie et son incarcération – à Maison-Carrée, en 1939-1940 ! Écroué à Barberousse, le 27 novembre 1937, le poète et journaliste Moufdi Zakaria en est libéré la veille de la Seconde Guerre mondiale. Après Barberousse où il séjourne, en compagnie de Gherafa, Zakaria et Lahouel, Messali («Hadj M.» dans le roman) n'en sera affranchi, brièvement le 27 août 1939, que pour entrer à nouveau dans les geôles de la prison militaire d'Alger, le 4 novembre 1939. Condamné à seize mois d'emprisonnement par le Tribunal des forces armées d'Alger, il fait un rapide transit à Maison-Carrée avant de rejoindre le bagne de Lambèse. Yousef aurait pu en effet croiser Hadj M., à Maison-Carrée, mais bien après les dates retenues dans le roman, entre mai et fin août 1939, et sans l'entremise de Brahim Gherf libre. L'entrevue décalée – dans l'espace et dans le temps – entre Yousef et les nationalistes du PPA stimule la créativité romanesque mais détruit la possibilité du fait historique.

2- Sur la qualité des personnages réels de l'histoire et du récit. Brahim Gherf est l'intermédiaire de Yousef dans ses relations avec le PPA et plus largement avec le mouvement nationaliste. Il se pose ici la question de la crédibilité éthique du personnage de Gherf-Gherafa en regard même de l'histoire et de la délégation qui lui est consentie dans la fiction. Benchicou aurait été mieux inspiré de choisir Hocine Lahouel ou Moufdi Zakaria, compagnons de cellule, plus imprégnés de la ligne antifasciste qui a été indiscutablement celle de Messali Hadj contre le Comité d'action révolutionnaire nord-africain (CARNA), qui entamait alors un dialogue avec les représentants de l'Allemagne nazie (Cf. Mahfoud Kaddache, *Histoire du nationalisme algérien. Question nationale et politique algérienne, 1919-1951*, Alger, Sned, 1980). L'épicière mozabite de La Casbah est proche du CARNA qui regroupe des militants chevronnés du PPA, Messaoud Boukadoud («Si Haouès»), Moussa Boulkeroua, Mohamed Henni («Daki»), le docteur Ouakli et Mohand-Chérif Sahli. Il devient un membre actif de

l'éphémère «Organisation» (à ne pas confondre avec l'Organisation spéciale), un clone du PPA, qui bénéficie pendant la Seconde Guerre mondiale du soutien de Mohamed Abdoun, Djamel Derdour et Chadli Mekki, influencé par les thèses du CARNA sur une jonction libératrice avec l'Allemagne nazie et Hitler. De tous les militants nationalistes versés dans «l'Organisation», Brahim Gherafa est celui qui a lourdement payé son rapprochement avec ses orientations fondamentales, puisqu'il prendra, à la fin des la guerre, ses distances d'avec le PPA et tout simplement d'avec la politique. Écarté des groupes clandestins du PPA pendant la Seconde Guerre mondiale et plus tard de la création du MTL et de l'Organisation spéciale, Brahim Gherf-Gherafa ne peut être l'interlocuteur nationaliste approprié – et vraisemblable – de Yousef Imeslayène, à sa sortie de prison. Ce retournement des faits (particulièrement, pp. 487-488, Gherf-Gherafa dénonçant une libération de l'Algérie de l'emprise coloniale par l'Allemagne nazie) obère-t-elle l'acclimatement de l'histoire dans la fiction ?

3°- Sur les parcours conjugués de Mohamed El Maadi et de Kaddour Benghabrit. Benchicou ne tenait-il pas dans Mohamed El Maadi, ancien «cagoulard», fervent latiniste et juriste, mieux connu sous le pseudonyme Mostafa Bacha (ou encore de Mostafa El Bachir), encourageant, au début des années 1950, au Caire, les mouvements de libération nationale des pays du Maghreb, un rare personnage littéraire ? Proche de Lafont et Bonny à la Carlingue», officine de la Gestapo française au 93, rue Lauriston, à Paris, El Maadi dirige, à la demande des officiers allemands Helmut Knochen et Wilhelm Radecke, la Brigade nord-africaine (les «SS Mohamed»), ramassis de gouapes de Barbès et de la Goutte d'Or (on se reportera sur cette milice à Philippe Aziz, Tu trahiras sans vergogne. Histoire de deux collabos. Bonny et Lafont, Paris, Fayard, 1969, et à Grégory Auda, Les Belles années du milieu, 1940-1944, Paris, Michalon, 2002). En dehors de l'encadrement mafieux de l'immigration maghrébine et des ouvriers de Renault, à Billancourt, le seul acte attesté que l'histoire a conservé des «SS Mohamed» est leur participation à la tuerie, au mois de juin 1944, des 99 otages de Tulle (Corrèze). Cette force supplétive nazie s'égaille ensuite dans les départements du Limousin et du Périgord.

A deux reprises (pp. 481, 574), Benchicou réunit les noms d'El Maadi et de Kaddour Benghabrit, recteur de la Mosquée de Paris et écrivain (on lui doit, entre autres, *La Ruse de l'homme, théâtre*, 1929). Cette recreation romanesque de ces deux personnages souligne-t-elle un contresens ? Ami de Sacha Guitry, qui lui ouvre les portes de son théâtre de la Madeleine, et de Jean Cocteau, Benghabrit est, pendant l'occupation de Paris par l'Allemagne nazie, dans la proximité du lieutenant gestapiste Heller, de l'ambassadeur Otto Abetz et de Karl Epting, directeur de l'Institut allemand, les curateurs de la culture française de la collaboration. Mondain, il ne dédaigne pas les plaisirs de la table et de la chair ; il est souvent aperçu au «One Two Two», un bordel parisien réputé. Personnage guindé d'une période trouble, Benghabrit a utilisé son entregent et sa présence dans les cercles administratifs, politiques et culturels de la collaboration française pour sauver des Juifs, promis aux camps de concentration. Parmi ceux-là, le chanteur Sélim El Hella-

li, qu'il certifie dans un document officiel de la Mosquée de Paris d'«ascendance musulmane». Colabo, le jour, ne se rachetait-il pas, la nuit, dans les devoirs de l'ombre ? S'il a rencontré El Maadi, ce qui est probable, rien ne démontre qu'il fut le soutien de son journal de propagande fasciste et antisémite *Er-Rachid* (lancé en 1943). Il est aussi établi que, contrairement au compositeur Mohamed Iguerbouchene, au jazzman Mohamed El Kamel et au germaniste Mohand Tazeroute, Kaddour Benghabrit ne sera pas poursuivi, à la libération de Paris, par la justice française et les commissaires de l'épuration et continuera son magistère à l'Institut musulman de la Mosquée de Paris.

Les épreuves du présent et du futur

Ce sont là, parmi bien d'autres, des aspects factuels qui déterminent dans la fiction la frontière de l'Histoire. Car, au-delà de la liberté du romancier, la convergence entre le romanesque et l'historique ne s'abîme-t-elle pas dans l'infime, dans le punctum ? D'une prudence et d'une précision documentaires de thésard trappiste, en plusieurs points du roman, Benchicou saurait-il toujours se préserver de chausse-trappes ? Le roman moderne – on en citera, à titre comparatif, une figuration extrême et exemplaire chez Philip Roth, notamment dans sa confrontation au sionisme (*La Contrevie*, 1989), au maccarthysme (*J'ai épousé un communiste*, 2001) et aux turpitudes sexuelles du président Clinton (*La Tache*, 2002) – a sollicité la caution de l'histoire politique et de ses acteurs pour élaborer des univers romanesques singuliers. Les excellentes intuitions de Benchicou sur les révoltes kabyles de 1871, sur le brigadiste communiste André Marty (le «boucher d'Albacete» et futur organisateur de la région communiste d'Algérie et du PCA), sur le fourvoiement des Indigènes d'Algérie dans le nazisme et sur leur engagement nationaliste ne sont-elles pas de celles qui nourrissent les grands romans ? Elles suscitent des pages au style assuré – et habilement informées – dans *Le Mensonge de Dieu*.

Ce roman reste aussi l'exposé – qui appelle d'essentiels développements – d'une actualité algérienne toujours inaccessible, de l'islamisme armé et ses barouds à l'évangélisation pourchassée et à la corruption effrénée du système. Il y a quelque chose de Sénèque chez Mohamed Benchicou qui aiguise sur ces faits la verve d'un moraliste à la langue flamboyante et acridulée. Le lecteur aimera ce récit d'intenses bouleversements, voguant sur des mers démontées et des naufrages annoncés. S'arrêtera-t-il à d'irremplaçables pages sur les mœurs de la société des nuits algéroises ? Il distinguera «illougane», cette (lénifiante ?) danse targuie de Meriem – l'épouse du défunt capitaine Mourad – qui expurge les âges de violence des Imeslayène.

En écrivant et en ravandant, parfois – convient-il de le regretter ? – de gros fil, les péripéties d'une Algérie méconnue, enfantée dans les sursauts d'innies guerres, Benchicou a fait le pari de surprendre. Pur romancier, d'une vigoureuse maîtrise qui lui gagnera les esthètes et les amateurs de fresques historiques, il n'aura fouillé un passé immémorial, en crayonnant de tranchantes ébauches, que pour assourdir les épreuves du présent et du futur.